

RAYMOND QUENEAU

Saint Glinglin

précédé d'une nouvelle version de
GUEULE DE PIERRE *et des* TEMPS MÊLÉS

roman

nrf

GALLIMARD

SAINT GLINGLIN

ŒUVRES DE RAYMOND QUENEAU

nrf

EXERCICES DE STYLE.
BATONS, CHIFFRES ET LETTRES.

Poèmes

LES ZIAUX.
BUCOLIQUES.
L'INSTANT FATAL.
PETITE COSMOGONIE PORTATIVE.
SI TU T'IMAGINES.
CENT MILLE MILLIARDS DE POÈMES.

Romans

LE CHIENDENT.
ODILE.
LES ENFANTS DU LIMON.
UN RUDE HIVER.
PIERROT MON AMI.
LOIN DE RUEIL.
SAINT-GLINGLIN.
LE DIMANCHE DE LA VIE.
ZAZIE DANS LE MÉTRO.

RAYMOND QUENEAU

Saint Glinglin

précédé d'une nouvelle version de

GUEULE DE PIERRE et des TEMPS MÉLÉS

roman

nrf

GALLIMARD

Il a été tiré de cet ouvrage dix-huit exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont quinze numérotés de 1 à 15 et trois, hors commerce, marqués de A à C.

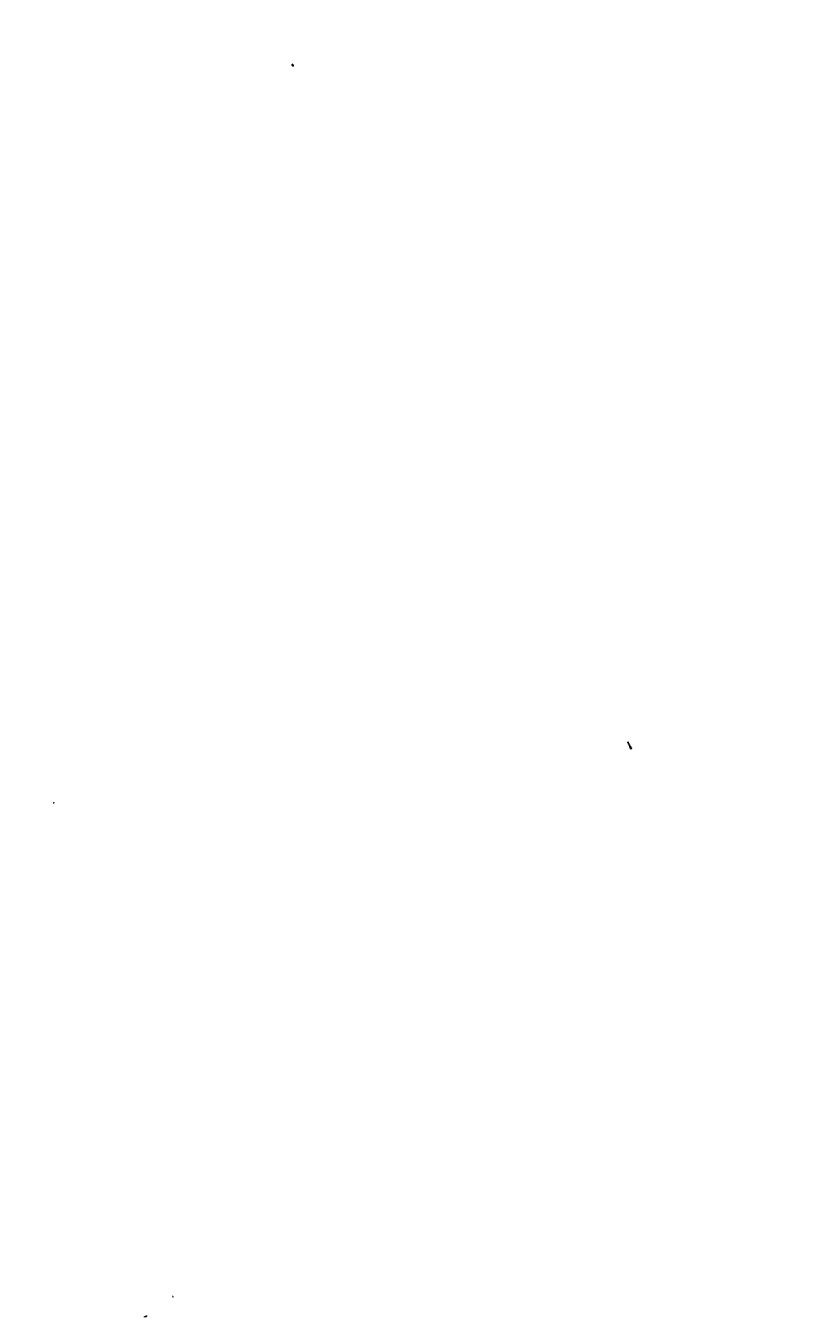
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© 1948 Librairie Gallimard.

Les deux premières parties de SAINT GLINGLIN ont paru sous le titre de GUEULE DE PIERRE et de LES TEMPS MÊLÉS. On en trouvera, dans ce présent volume, une version nouvelle.

I

LES POISSONS

PIERRE :



Drôle de vie, la vie de poisson!... Doradrole! vairon... Je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait vivre comme cela. L'aiguesistence de la vie sous cette forme m'inquiète bien eau delà de tout autre sujet de larmes que peut m'imposer le monde. Un aquarium fomenté pour moi toute une ribambelle de tenailles rougies au feu. Cette après-midi, je suis allé voir celui dont s'enorgueillit le Jardin Zoologique de la Ville Étrangère. J'y demeurai dans le bouleversement jusqu'à ce que les fonctionnaires m'en chassassent.

La condition de prisonnier accentue plus encore l'étrangeté de cette vie. Je remarquai l'un de ces animaux, strié de noir, nageant de long en large avec une parfaite régularité. Comme ces bêtes ne dorment pas, telle est du moins mon opinion, je suppose donc qu'à cette heure tardive à laquelle j'écris maintenant, mon zèbre court toujours de large en long, toujours aussi radicalement inoccupé. Pour manger même, il n'a pas besoin de s'arrêter, non plus que pour se reproduire. Cette dernière activité se passe, dit-on, d'une façon si impersonnelle qu'il n'est évidemment pas besoin pour s'y livrer de cesser de battre de la nageoire.

Alors à quoi pense-t-il mon poisson? Bien entendu, je ne lui demande pas de réfléchir, de se livrer à une activité rationnelle, de construire des syllogismes et

de réfuter des sophismes, non, bien entendu, mais mon poisson ne regarde-t-il donc jamais ce qui se passe de l'autre côté de la vitre épaisse qui le sépare du monde humain? De l'avis de tous, la réponse est : non, mon poisson ne pense pas, son activité intellectuelle est égale à zéro. C'est cela que je trouve atroce. Il n'est pas possible d'avoir de rapports humains avec un poisson. Les pêcheurs, il me semble, racontent certaines anecdotes. Mais ce sont gens que l'on rencontre peu dans ma Ville Natale; elles sont pour moi ces anecdotes : légendes et ouïes-de-loin-dire. Hors de son aquarium, l'animal reprend vie. On peut attribuer un sens à son aiguesistence : il va il vient dans la rivière, (j'en ai vu des rivières, chez les Étrangers) file entre les herbes couchées par le courant, guette sa proie, se laisse tenter par l'appât. Oui, le poisson de rivière, on comprend encore. Mais le poisson de mer? la sardine? le hareng? la morue? C'est abrutissant une sardine. Dans un cinématographe de la Ville Étrangère où récemment je m'égarai, je vis, à plat, des sardines, les unes sur les autres, innombrables et maritimes, foule compacte se frottant populairement l'écaïlle. Une sardine pourtant, c'est *un* être vivant. Et la morue! le hareng! Les larmes m'en viennent aux yeux. Papa! Maman! C'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc! A vouloir y penser longtemps, on risquerait de s'éclater le crâne. On naît en chœur par millions, puis tous ensemble nous allons, nous harengs fraternels, traverser l'Océan sans mesure, nous serrant les nageoires et tombant dans tous les filets. C'est cela notre vie à nous harengs. Et celui qui se trouve au milieu du banc? Des millions de congénères l'entourent et voilà qu'un jour, mais il ne connaît jour ni nuit, et voilà qu'un jour, le vertige le prend, le hareng central. Oui, le vertige. Quel serait alors son destin? Oh, c'est vraiment trop lugubre! Papa!

Maman! c'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc.

Cela devient intolérable. J'en ai les écailles toutes froissées. Le sel me fend les gencives. Le bouillonnement de l'Océan vient crever ses dernières bulles sous ma fenêtre. Je suis si seul dans cette ville où péniblement j'étudie la langue étrangère. Mais c'est bien le dernier-né de mes soucis. Cela ne m'intéresse pas. Ma Ville Natale m'accorde une Bourse Honorifique pour me permettre d'acquérir une connaissance approfondie de ce langage. Professeur de charabia, c'est le seul rôle que mon père me croit capable de jouer. Je ne voudrais pas le décevoir; je me montrerai digne de cette faveur qu'il réussit à me faire obtenir; j'ai du cœur et de la reconnaissance; mais pourquoi mon père me croit-il bête? Je serai professeur de baragouin, soit. Je m'incline et me tais, mais je ne peux m'empêcher d'avoir d'autres inquiétudes, et qui concernent la science de la vie. La vie! Je consacrerai ma vie à l'étude de la vie! J'en fais le serment, ici et maintenant, devant ma fenêtre qui donne sur une des rues quadrilatérielles de la Ville Étrangère. Je me suis levé, j'ai tendu le bras vers l'air de la rue et j'ai dit : je, et cætera, vie. Puis je me suis rassis. Voilà qui est fait. Mon eggzistence a une signification maintenant et j'estime que le fait de donner un sens à sa vie lorsqu'on est jeune encore permet d'accroître ses possibilités et d'intensifier son devenir, bref : de se construire un destin. Il me semble que se lève l'étoile qui me conduira vers les sommets que je veux atteindre et que j'atteindrai. Car j'ai

de l'orgueil moi. C'est aux sommets de la science de la vie que je parviendrai, moi, et bren pour le bouilli-bouilla patois de ces Étrangers que nous ne connaissons que sous la forme de Touristes, et rares. A quoi bon leur parler?

Aujourd'hui, je suis retourné à l'aquarium. J'ai vu les murènes. Chacune est seule dans sa cage. Elles sont féroces. Elles mangent de la viande. Au temps où les peuples avaient un empereur, elles mangeaient des esclaves, disent les journalistes. Elles diffèrent beaucoup des autres poissons, et ce qui les exalte ainsi, c'est la férocité. Or la férocité, c'est une des catégories cardinales de la vie de l'homme en société. Il y a là de grands mystères. Que la férocité sauve certains poissons de l'atrocité de la vie commune à ce genre, c'est encore un sujet d'inquiétude. La murène paraît être un individu autonome par la seule puissance de sa férocité!

Il y a pour moi un autre sujet d'angoisse : la raie. La construction anatomique de ce poisson me serre le cœur : avoir ainsi la tête sur le dos ou sur le ventre, on ne sait pas, cela me fait mal. Ses ouïes, je les prends pour des yeux. Et ses yeux, elle les porte sous elle! et elle a un nez! et une bouche petite et cruelle. J'ai failli pleurer de douleur en déchiffrant cette épouvantable figure, et cette apparition s'est envolée vers la surface de l'eau, battant de ses nageoires comme si c'étaient des ailes, soudain devenue quelque oiseau marin, image reflétée de l'albatros aux grandes plumes. Non. Cela n'est pas possible, l'existence de la raie. Avoir les yeux ainsi placés, et voler dans l'eau, et ne rien faire. Non.

Voilà ce qui arrive. J'ai commencé trop bas dans

l'échelle des vivants. L'abîme est si profond. La vie d'un singe, cela peut s'admettre; d'une vache, passe encore; d'un oiseau, soit. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre chez toutes ces bêtes, c'est qu'elles ne s'occupent pas et se préoccupent encore moins. Passons. Poissons. Ce matin, j'ai reçu deux lettres, l'une de mon père et l'autre de Paul. Le premier m'écrit : « Notre ville se prépare pour la Fête. Je regrette que tu ne puisses y assister; il n'y en aura pas eu de plus belles depuis des années et des années. Je ferai des sacrifices considérables qui consacreront ma richesse et ma gloire.

« J'espère que tu travailles ardemment et que tu te montreras digne de cette Bourse Honorifique que j'ai eu tant de mal à te faire obtenir. Heureusement que j'ai pu te décrocher cette distinction méritoire qui t'assure une situation brillante, respectable et inédite : guide interprète drogman breveté de la Ville Natale. N'est-ce point beau? Quel avenir, fiston! Quelle reconnaissance ne me dois-tu pas! Sans moi, que serais-tu? Pour moi, que ne dois-tu faire? Rends-toi digne de mon grand nom. Travaille. »

Soit. Le second m'écrit : « Merci pour le moyen de locomotion à deux roues que tu m'as envoyé. Je sais maintenant m'en servir et j'étonne les populations, ce que je ne désirais pas. Tout le monde dit que cette année, la Fête dépasse en splendeur tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. C'est embêtant que tu ne sois pas là. Mais ce n'est pas ça le plus intéressant. Jean fait de curieuses découvertes; il est sur une piste vraiment très drôle. Nous attendons d'être sûrs de nous pour t'informer de cette extraordinaire nouvelle. Le véloциpède me sert beaucoup. » Une découverte est une découverte, une piste n'est pas une découverte. Mes frères? des enfants.

Je vis vraiment en étranger dans cette Ville Étrangère : sans aucun contact avec sa population. Je ne connais guère que la Logeuse, le Professeur et le Gardien. Je n'ai même pas avec ses habitants ces rapports moyens et foulditudinaires qu'engendre l'utilisation des transports en commun, car je me déplace uniquement par le moyen de la birotation. Ma bicyclette me transporte de l'endroit où ma logeuse veille à l'endroit où mon professeur enseigne et de là, le plus souvent, à l'endroit où le gardien règne. Je roule à travers la Ville Étrangère, sans autre relation avec la foule compacte qui se presse dans ses rues, que les injures que je ne comprends pas des conducteurs d'autobus et les admonestations des agents vigilants de la milice urbaine veillant à la régularité de la circulation. Les seules relations existantes sont celles que je me construis, pour moi-même, par moi-même. Autrement dit, parmi les réelles, je n'en vois point de féminine. Ma virginité, je la crois nécessaire à l'intensité de ma pensée. C'est comme cela qu'un Étranger imagina la loi de la chute des pommes. Je ne dois pas perdre en semence ce qui me monte au cerveau pour ma gloire future. Ma vie est consacrée à la vie, j'en ai fait le serment. La vie, je la regarde chez le homard. Alors c'est épouvantable. Lui, le homard, s'en trouve bien. On le croirait du moins. Je viens d'écrire à mon père ce que je pensais de la vie des homards. Je sens bien qu'il n'a pas d'idées, là-dessus, mon père, mais je tiens à le mettre au courant des progrès de ma pensée.

Il semble au premier abord qu'il n'y ait guère de différence entre la vie des poissons et celle des

crustacés. Je voyais avant-hier un homard se promener au milieu de turbots et de soles. Ils paraissaient appartenir tous au même monde. Mais, en y réfléchissant bien, je m'aperçois qu'il y a entre ces gens-là bien des différences. Un homard, c'est autre chose qu'un poisson! La sole ne s'éloigne pas tellement de l'homme après tout : c'est ce que je crois maintenant. Mais le homard! Vivre dans une carapace, autrement dit avoir ses os autour de soi, quel changement radical cela doit être dans la façon de comprendre la vie! Avoir constamment la mer entière autour de soi; remuer les pinces; voir passer les autres; guetter sa proie : voilà sans doute, les prologomènes à toute réflexion du homard.

Quant aux poissons, je persiste à leur trouver une chienne de vie, une vache d'aiguesistence, et dépourvue de personnalité. L'ogresistence du homard n'en est pas pour cela moins angoissante. Est-ce donc cela la vie? Ce silence, cette ombre, ces algues, cette espèce de férocité au bout des pinces, cette armure avide? Qu'on songe à la vie, en pensant à l'homard dans la obscurité. Et comment meurent-ils, ceux qui ne finissent pas ébouillantés dans les marmites ménagères? Décèdent-ils de vieillesse, les homards? « S'en vont-ils » tout doucement, ou bien combattent-ils la mort de leurs pinces durcies par l'arthritisme et sur lesquelles de petits annélides se sont incrustés? Soupçonne-t-il sa défonction, le homard? Ne préférerait-il pas être une raie, par exemple, avec des yeux sur le bide et des ailes blanches? Ne préférerait-il pas pouvoir grimper aux arbres pour en dévorer les fruits comme son collègue le crabe des cocotiers, cet animal véloce et dentelé? Et lorsque je dis qu'un animal est ceci ou cela, j'entends bien ne pas porter un jugement subjectif. Pas même humain. Mais définir le sens même de son eksistence.

Je n'ai pas reçu de lettre de la Ville Natale. J'ai durement travaillé. Les rues me paraissaient si mates, en rentrant, le soir. J'ai pensé à mon père, à ma mère, à mes frères; ensuite, au guépard rencontré l'autre jour au Jardin. Cela peut paraître étrange, mais il appartient à la catégorie du chevalier. Quel saut du guépard à l'homard, bien que ce dernier porte aussi l'armure.

Je m'imagine qu'un homme et un guépard restent seuls au monde. Tous deux marchent à la surface de la terre, fiers et libres compagnons. Il en serait probablement ainsi. Supposons maintenant un homme et un homard, seuls survivants de quelque catastrophe. Les flammes brouillent l'horizon. L'homme épuisé se dépouille de ses chaussures déchiquetées, de ses chaussettes effilochées. Il trempe ses pieds sanglants dans la mer pour y chercher quelque douceur. Le homard vient alors et lui brise le gros orteil. L'homme qui a perdu l'habitude de hurler se penche à la surface de l'eau et dit à l'homard : « Nous sommes les deux seuls êtres vivants sur cette terre dévastée, homard! Nous sommes les seuls vivants de l'univers, nous sommes seuls à lutter contre l'universel désastre, veux-tu faire alliance, homard? » Mais l'animal dédaigneux lui tourne la carapace et se dirige vers d'autres océans. Car sait-on à quoi songe un homard? Et que peut-on penser de son incompréhensible hainesistence? L'image du homard inflexible et imperturbable transperce le ciel des humains de ses pinces inintelligibles. Par-dessus les toits brumeux de ma fenêtre ouverte, je crois voir



Œuvres de
RAYMOND QUENEAU

EXERCICES DE STYLE
BATONS, CHIFFRES ET LETTRES

ROMANS

LE CHIENDENT
LES DERNIERS JOURS
ODILE
LES ENFANTS DU LIMON
UN RUDE HIVER
PIERROT MON AMI
LOIN DE RUEIL
SAINT GLINGLIN
LE DIMANCHE DE LA VIE
ZAZIE DANS LE MÉTRO

POÈMES

LES ZIAUX
BUCOLIQUES
L'INSTANT FATAL
PETITE COSMOGONIE PORTATIVE
SI TU T'IMAGINES

TRADUCTIONS

VINGT ANS DE JEUNESSE, *de Maurice O'Sullivan*
PETER IBBETSON, *de George du Maurier*
L'IVROGNE DANS LA BROUSSE, *de Amos Tutuola*

8 NF + t.l.